

Dr EZZIDEEN 19 décembre 2025

Dr EZZIDEEN 19 décembre 2025 « J'étais sur le seuil de la clinique, suspendu dans ce bref instant de vide entre deux souffrances humaines, lorsqu'une enfant entra. Elle n'avancait pas comme le font habituellement les enfants ; au contraire, elle reculait, comme si elle se retirait du monde en l'entraînant doucement derrière elle. Sa petite main serrait celle d'un vieil homme. Il la suivit à pas prudents, obéissant, fragile et confiant. « Voici la porte », dit-elle doucement. « Faites attention. » À ce moment-là, j'ai compris que cet homme était aveugle. Il y avait quelque chose d'insupportable dans la façon dont il confiait son existence entière à cet enfant, son corps se penchant vers sa voix, ses pas rythmés par sa respiration. Nous l'avons aidé lentement et avec respect, comme on aide une âme blessée plutôt qu'un corps, et nous l'avons installé sur la chaise. Il m'a parlé de sa maladie d'une voix calme, presque apologétique, comme s'il demandait pardon d'avoir besoin d'aide. Je lui ai prodigué les soins que je pouvais, tout en ressentant l'absurdité de la chose. Comme la médecine paraît insignifiante quand le monde lui-même est malade. Quand ce fut terminé, quand il n'y eut plus rien à prescrire ni à feindre, il reprit la parole. Non plus en tant que patient, mais en tant que témoin. « Par Dieu », dit-il, « chaque jour je parcours les rues de Gaza et je pleure sur ce qu'elle est devenue. » J'ai senti mon souffle se couper. Cet homme était aveugle. Un frisson me parcourut, non de peur, mais de reconnaissance, cette sensation si terrible. Il se répéta, comme si la vérité était trop lourde pour être dite une seule fois. « Chaque jour, je parcours les rues de Gaza et je pleure en voyant ce qu'elle est devenue. » Je suis resté silencieux.

Les mots m'ont abandonné, honteux de leur inutilité. Car si un homme qui vit dans les ténèbres, qui n'a jamais vu les ruines, les murs écroulés, les rues réduites en poussière et en souvenirs, pleure la ville, que pouvons-nous faire ? Nous qui voyons. Nous dont les yeux sont forcés de s'ouvrir sur l'horreur et dont la vision n'est pas épargnée. Quelle excuse nous reste-t-il ? Peut-être la vue ne réside-t-elle pas dans les yeux. Peut-être la véritable cécité est-elle le propre de ceux qui voient tout et ne ressentent rien. Notre tragédie n'est pas seulement immense ; elle est obscène dans son immensité. Elle dépasse l'entendement. Aucun écrivain ne peut la contenir, aucun artiste ne peut en tracer les contours, aucune photographie ne peut l'emprisonner dans un cadre. Elle échappe à toute tentative de témoignage car elle n'est pas un événement. Elle est l'effondrement même du sens. Et pourtant, l'aveugle le voit. Il voit la ville avec son cœur, avec cette vision intérieure qui brûle quand le monde extérieur s'est déjà éteint. Il parcourt des rues qu'il ne peut contempler et pleure une dévastation qu'il connaît plus intimement que ceux qui la dévisagent. Que reste-t-il donc à dire ? Si les aveugles pleurent pour Gaza et que les voyants restent silencieux, alors le jugement est déjà rendu. Non pas sur la ville, mais sur nous. Il ne s'agit pas simplement d'une tragédie dont les aveugles sont témoins. C'est une tragédie qui condamne les voyants. Et c'est là, véritablement, que l'histoire se termine. Non pas parce qu'il n'y a plus rien à raconter, mais parce que ce qui reste est trop terrible à supporter. [#WoundedGaza](#) »